

<b>4</b>	ET LES ACTEURS DISPARAÎTRONT	<b>68</b>	SA MAJESTÉ DES MOUCHES
<b>12</b>	LA GRANDE ÉVASION	<b>76</b>	CAPO DI TUTTI CAPI
<b>22</b>	STELLA	<b>84</b>	PANTHÈRE BLANCHE
<b>32</b>	SENSATION À BROADWAY	<b>96</b>	TANGO TRAGIQUE
<b>40</b>	UN TRAVELLING NOMMÉ DÉsir	<b>106</b>	LE DÉTECTIVE AUX PINCES D'ACIER
<b>46</b>	QUAI DES ORFÈVRES	<b>114</b>	APOCALYPSE BRANDO
<b>54</b>	UNE VISITE DE TRUMAN CAPOTE	<b>122</b>	LA CHUTE DE LA MAISON BRANDO
<b>62</b>	CEDIPE EN CALIFORNIE	<b>130</b>	ESCAPE FROM NEW YORK

# ET LES ACTEURS DISPARAÎ- TRONT

Une ombre bleu givré, comme translucide. D'un visage aux larges lèvres pulpeuses surgit une voix nasale et éraillée, avec quelque chose d'enfantin. Celle de Marlon Brando, venue d'outre-tombe. « *Je me suis fait numériser le visage. Il y avait un rayon qui allait autour de ma tête pour numériser mes traits. J'ai fait des tas de grimaces, j'ai souri, j'ai fait une tête triste et ils ont enregistré tout ça.* » Puis un chant du cygne. « *Les acteurs ne seront plus en chair et en os. Ils seront insérés informatiquement. Vous verrez, ça arrivera, ceci marque peut-être la fin des acteurs.* » La prédiction amuse encore le roi des effets spéciaux Scott Billups. C'est lui qui s'est chargé de numériser le visage de Marlon Brando. C'était en 1989. À Monterey, en Californie, pas loin de Cannery

Row, la rue de la sardine rendue célèbre par John Steinbeck un demi-siècle plus tôt, Billups expérimente alors un nouveau scanner. Un outil capable de numériser des vases ou des petites statues. À l'époque, il décide de montrer les premiers essais à son ami Marlon Brando. Immédiatement fasciné. « *On pourrait le faire avec un modèle plus grand?* », demande l'acteur. Billups esquisse un sourire amusé. Un nouveau prototype était alors en cours de travaux pour la production du film *Abyss* de James Cameron. « *Je voudrais aller le tester.* » Scott se souvient de la suite. « *Ce qui aurait dû prendre trente ou quarante minutes nous a pris toute la journée. Au lieu de faire vingt expressions, il a voulu en faire deux-cents et qui allait l'arrêter? Il voulait aussi tout comprendre de la machine. En fait, il voulait être le premier acteur numérisé.* »

Pour définir le rapport de Marlon Brando à la technologie, Scott Billups commence par évoquer les allures infernales d'une simple sortie en ville. « *Dès que Marlon sortait de chez lui, les gens le suivaient, l'épiaient, l'observaient, l'enregistraient. Au restaurant, les gens s'arrêtaient tous de manger quand ils l'apercevaient, leurs plats refroidissaient, alors ils les renvoyaient en cuisine et c'était comme ça toute la soirée. Ce n'était pas juste pénible pour Marlon, ça créait des vrais problèmes.* » Billups et la star mangeaient toujours sur une table installée dans la cuisine. « *Je connais toutes les cuisines des restaurants de Los Angeles* », se vante Billups. En vingt-cinq ans d'amitié avec l'acteur, l'homme a aussi partagé quelques

Noëls et Thanksgivings en compagnie des Brando. « *Je ne souhaite à personne d'être aussi célèbre que lui. Il n'avait pas beaucoup d'amis, pas de famille proche – enfin si mais il y avait des problèmes dans cette famille.* » Un silence épais, rompu par la voix sèche de Billups. « *Donc je pense que sa passion pour la technologie vient de là. De cette impossibilité de communiquer avec qui que ce soit.* »

Reclus dans son palais planté sur les hauteurs de Mulholland Drive, l'acteur écoulait les heures devant l'ordinateur, seul dans la nuit. Des journées entières passées replié sur lui-même à bidouiller des photos sur Photoshop, à maîtriser les ficelles d'After Effect ou à essayer de monter son petit site Internet – un site qui n'a jamais vu le jour d'ailleurs. Au début des années 1990, Brando ne sort plus beaucoup. Il est seul, fatigué du monde, des autres, de tout. Il ne reste plus grand-chose de ses belles heures. Quelques grands rôles, mais tout cela semble à présent si loin. Il a connu une jeunesse faite de hauts enivrants, tournant dans cinq films mémorables de 1950 à 1955, avant de vivre une chute tragique et digne d'un drame shakespearien, un revers du destin sans commune mesure dans l'histoire du cinéma. Comme s'il était arrivé trop tôt et trop vite seul au sommet. Entre ses deux oscars remportés pour *Sur les quais* et *Le Parrain*, il est apparu dans près de vingt films, parfois par amitié, parfois par admiration pour le cinéaste, d'autres fois par pure vénalité. Ses sixties sont faites d'une poignée de chefs-d'œuvre – *Reflets dans*

*un œil d'or* de John Huston, *La Poursuite impitoyable* d'Arthur Penn – et de quelques navets consternants – comme *Candy* de son ami et amant Christian Marquand. Dans les années 1970, il a connu des résurrections sublimes et déchirantes. En un demi-siècle de carrière, Brando a tourné dans quarante-et-un films. Au début des années 1990, huit rôles sont encore devant lui. Mais plus rien de flamboyant ne l'attend. Il est ce qu'on appelle, dans un terrible oxymore, « une légende vivante ». Quand il va marcher, c'est pour sortir la tête des soucis familiaux, des soucis financiers empilés dans des enveloppes et de l'obscurité totale. Mais les promenades sont aussi là pour alimenter le disque dur en rentrant, car souvent, lors de ces longues balades blasées, Marlon s'arrête et lance des « *Prends-moi en photo ici* » à Billups, avant de passer son bras autour d'un ami imaginaire. « *Puis il retournait chez lui et intégrait une autre personne, un acteur ou une connaissance sur Photoshop, dit Billups entre deux rires. Il revenait vous voir avec un montage photo : "Regarde, c'est une photo de nous, tu te rappelles quand on était au Grauman Theatre?" Sauf que si vous vous étiez rendu là-bas avec lui, vous vous en souviendriez.* » À l'époque, Photoshop n'est pas le seul gadget triste avec lequel s'amuse Brando seul dans son royaume. « *Il enregistrait des conversations puis les trafiquait. Il vous disait : "Mais si, t'as dit ça la dernière fois". Et il vous faisait écouter la bande, reprend Billups. S'il était encore vivant, il serait le roi des fake news.* » L'archiviste des affaires de Brando Austin Wilkin a la tête dans les affaires de l'acteur

*textes, jouait. Pour lui, c'était comme le cinéma, c'était avant tout une manière de capturer la réalité. Mais avec un enregistreur, il pouvait le faire tout seul. »*

Marlon Brando s'est fait numériser le visage à deux reprises. « *Il était fasciné par la technologie, dit Billups qui a scanné l'acteur en 1989 et 1992. Il voulait tout savoir, comment faire tourner la modélisation, comment changer la lumière, modifier le rendu.* » Son visage numérisé embarqué sur un ordinateur, Brando a commencé à parader en ville avec sa trogne digitale. Fier de présenter l'affaire à tout le gratin d'Hollywood, aux producteurs et aux réalisateurs. « *Il essayait de les convaincre qu'il fallait faire un film avec une version numérique et plus jeune de lui-même, raconte Billups. Il voulait faire L'Île du docteur Moreau comme ça. Un jour, il m'appelle, il était dans le bureau d'un producteur en train de lui montrer la modélisation en lui expliquant que c'était le futur. J'ai dû lui expliquer qu'on ne pouvait pas encore utiliser cette technologie pour faire un film entier avec des acteurs numériques.* » Mais ces premiers essais de numérisation ne passent pas inaperçus à Los Angeles. Selon Billups, une gronde monte chez les syndicats d'acteurs, persuadés de voir l'orage arriver. « *Il n'y a pas eu de manifestation, commente Billups avec un sourire ironique. Parce que dans l'industrie, on n'emploie pas le mot "manifestation", on préfère dire qu'on organise des "réunions" et des "séminaires".* » Aujourd'hui l'homme l'assure : il a bien failli se faire blacklister par Hollywood. La faute à Marlon Brando. « *Il était là aux réunions*

*mais il aimait provoquer. C'est pour ça qu'il disait que cette technologie pourrait être la fin des acteurs. Pour lui c'était une forme de revanche sur la manière dont l'industrie l'a traité à la fin de sa carrière.* » Chez elle, la star déchue et déphasée avait aussi un émetteur radio. Une autre obsession. Avec, Marlon se faisait passer pour un certain « Martin Brandeaux » et communiquait avec qui voulait bien l'écouter. Des matelots embarqués en mer, des scientifiques seuls dans la nuit des pôles. Depuis son atoll de Tahiti ou le 12900 Mulholland Drive, avec les numéros d'immatriculation KE6PZH et FO5GJ, il parlait avec eux, en trafiquant sa voix ou en prenant des accents, mexicain, japonais, français. Pour lui, c'était une manière d'avoir une conversation simple et légère. Sans le poids de sa célébrité, vidé de lui-même, un fantôme dialoguant avec d'autres fantômes.

Le visage de Brando a longtemps disparu. Perdu quelque part dans les tréfonds des disques durs conservés par Scott Billups au cours des dernières décennies. Jusqu'à ce que le Britannique Stevan Riley vienne lui faire part de son idée de le ressusciter pour un documentaire. C'était il y a quelques années. Le réalisateur bossait alors sur un projet de film intitulé *Listen to Me Marlon*, monté avec les heures de conversation découvertes dans les archives de l'acteur, où la voix de Brando raconte sa propre histoire. En écoutant ses cassettes, Riley était tombé sur la fameuse prophétie : « *Ceci marque peut-être la fin des acteurs* ». L'archiviste

Austin Wilkin lui fit alors part de l'existence d'un Brando scanné. Mais impossible à dénicher dans les archives. Alors Riley a retrouvé la trace de Billups. « *J'ai mis plusieurs mois à retrouver le document et à être capable de l'ouvrir* », commente ce dernier. Pendant des mois, Riley a ensuite travaillé sur le mouvement du fameux modèle. « *On a aussi fait appel à un acteur pour synchroniser les lèvres, dit Riley. Je voulais aussi que sa peau ait l'air numérisée comme une projection fantôme. Je souhaitais soulever l'idée d'une quête de sens en montrant son visage de manière fragmentée et déformée, c'est sa recherche de la vérité.* » Le dernier rôle de Brando : son propre fantôme annonçant la fin des acteurs. Stevan Riley n'est pas peu fier du résultat, mais rationalise l'ambition de Brando. « *Pour lui, se faire numériser le visage était aussi un moyen de gagner de l'argent depuis sa tombe.* » Une manière de continuer à jouer et d'échapper pour toujours au temps qui passe et à sa mortalité. Riley y croit en tout cas. « *Peut-être que Brando finira par gagner un autre oscar, qui sait?* »



# LA GRANDE ÉVASION

Pour la première fois, dans le train qui file à travers les hautes pousses de maïs du Midwest, Marlon Brando se sent libéré. Debout, il écoute le bruit saccadé des rails qui passent sous le wagon. Un rythme nerveux qu'il imite en tapant des mains. Comme de courts souffles haletants qui passeraient au milieu des paysages de l'Illinois, avançant vers New York avec lui. Brando descend à Penn Station, au sud de Manhattan. Avec une paire de chaussettes trouées, une salopette qui a fait son temps et un feutre mou d'un rouge criard épatant. Là, une grisaille électrique et poisseuse l'assaille. Une gifle faite d'un brouillard froid, de néons sales et d'un grand rugissement. Il y a le mélange des klaxons, des embouteillages et des voix qui résonnent dans la

grande gare. Brando a dix-neuf ans et une poignée de dollars en poche. Il se fait cirer les chaussures pour dix cents, donne cinq dollars de pourboire au cireur, attrape son sac, dévale les 27 marches du bâtiment et plonge dans la 34<sup>e</sup> Rue. Autour de lui, des visages à l'infini, ceux des égarés du monde, des vagabonds de partout et des orphelins de la barbarie. C'est le printemps 1943, le monde semble prêt à basculer, l'avenir est incertain. Mais ces considérations sont loin. Quand Brando pénètre dans la foule new-yorkaise, il a la tête ailleurs.

Au fond du ventre, le jeune homme ressent comme un grand vertige. C'est peut-être la cohue, le bruit et les lumières de la ville debout qui enivrent ce gamin du Nebraska, né à un moment où les champs d'Omaha et des alentours avaient été bouffés par des nuées de sauterelles. Car pour lui, partir pour New York, c'est avant tout quitter le Midwest natal, emporter quelques bon souvenirs – Dutchy, le chien qui courait les lapins à travers les moutardes des champs, un grand orme auprès duquel il aimait bien s'allonger, la lumière de la lune tombant en cascade sur son lit et toutes les chansons que sa mère lui avait apprises – et laisser derrière tous les mauvais. Ceux de l'école d'abord, où Bud connut ses premières humiliations. À l'époque, il lui arrive parfois de débarquer en classe les pieds couverts de bouse. La faute à Violet, la vache qu'il est chargé de traire deux fois par jour. Il n'arrive pas à suivre la cadence, pas loin d'être bègue et dyslexique. Pour échapper à la honte, il se résout

à faire celui qui s'ennuie, à jouer les amuseurs du fond de classe, quitte à être puni et forcé de s'asseoir sous le bureau de l'institutrice. Il est bouffé par le sentiment d'être nul ou pas à sa place. Au lycée de Libertyville, les choses ne s'arrangent pas. Il végète en classe et préfère passer son temps à aiguïser sa sensibilité de gamin qui en veut au monde entier : un jour, il verse de l'anhydride sulfurique dans le système de ventilation pour qu'une odeur nauséabonde remplisse les salles de classe. Parfois, il sèche les cours pour aller traîner dans les rues crasseuses de Chicago où il fait démarrer des voitures sur des parkings vides, crève des pneus. L'été 1942, il ne rentre pas chez lui, s'évade dans des trains de marchandises et dort à la belle étoile aux côtés des autres marginaux de la région dont il écoute les mésaventures au coin du feu. À son retour, son père décide de l'envoyer dans l'école militaire de Shattuck. Mais là encore, rien n'y fait. Bud se teint les cheveux en orange et répond à des officiers. Il place des pétards devant la porte d'un professeur, attrape une bombe de lotion capillaire, trace une ligne allant des explosifs à sa chambre et allume le feu. Une nuit, il s'incruste dans la tour de l'école et vole la cloche de soixante-dix kilos, agacé par les sonneries incessantes, et l'enterre quelque part. Dire que Bud a un problème avec l'autorité est un euphémisme. Il ne supporte pas cet asile.

Il sait qu'il n'ira pas se battre. Pour quoi faire ?

Ici, personne au monde ne viendra lui chercher des crosses. Brando passe l'une de ses premières nuits

à New York du côté de Washington Square. Là, il boit jusque tard dans la nuit et s'endort sur un bout de trottoir. Quand il a besoin de pisser, Bud se lève et se traîne vers un buisson. Il peut aller où il veut et faire à peu près ce qui lui chante. Il s'installe chez sa sœur, dans une piaule de Patchin Place où il faut se serrer. Mais rares sont les nuits qu'il passe ici. Souvent, il se laisse embarquer par le bruit des tambours énervés et finit ses soirées à danser dans les clubs de Harlem. Il tape sur des bongos jusqu'au bout de la nuit et se saoule parmi les *misfits*. Dans les bars, il fait la connaissance de James Baldwin ou de Norman Mailer. Il déambule dans les rues, bien roulé dans ses jeans bleus, une brosse à dent toujours dans la poche, il sait qu'il trouvera forcément un point de chute où terminer la nuit. Beau et imprévisible, il s'amuse à faire du mal à ses amantes de passage. Un soir avec Celia Webb, une Sud-Américaine élégante, pleine de vie, dix ans de plus que lui et mariée, l'autre avec Sondra Lee, une danseuse. Cette dernière passe un jour le retrouver dans un hôtel minable. Derrière lui, dans le lit, Celia Webb. « *On acceptait qu'il en soit ainsi avec lui*, disait Lee à la biographe Patricia Bosworth. *Il était comme un dieu, un roi. On tolérait qu'il soit différent, qu'il n'agisse pas comme les autres. C'était gênant, mais on avait l'impression qu'il venait d'ailleurs, d'un autre monde. Jamais il n'aurait accepté que l'une ou l'autre d'entre nous mette le grappin sur lui.* » Pour l'heure et pour la première fois de sa vie, Bud n'a de compte à rendre à personne.